Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 18 (1944)

Heft: 2

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Guisan, G. / Van Berchem, Denis / Meylan, Henri

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Jacques MERCANTON, *Thomas l'incrédule*, 1 vol., pp. 396, Lausanne (Librairie Rouge) 1943.

Un homme qui ne se résoud pas à la mort, à la désertion de l'amour, à la solitude, à la paix vide de l'âge, d'une sensibilité très délicate qu'avivent les souvenirs, la poésie, la musique, d'une lucidité qui décuple et prolonge, en la creusant, la souffrance, Orphée qui désormais attend de son fils Duccio sinon le bonheur, du moins le sens de la vie et le salut : Thomas. Près de lui, Myriam, fiancée de Duccio, femme plus que jeune fille, visage fermé avec des mobilités soudaines étrangement expressives, — sortes de déchirures du masque —, agaçante de sûreté, d'orgueil, d'intelligence, au reste plus faible qu'elle ne se l'avoue et ne le paraît, antipathique au premier abord, mais lentement et irrésistiblement attirante. Entre Thomas et Myriam, une ombre, d'une douceur caressante, de cette tendresse simple et chaude qui console, apaise, rassure, « mère, amante ou sœur », Maria. — Maria rendue à Thomas plus présente et plus précieuse, — avec quelle détresse ! — par la présence de Myriam, puis bientôt plus lointaine, peu à peu vaincue, effacée ou plutôt écartée par la jeune fille elle-même résistante, elle aussi victime. *Invitus invitam.* La fatalité domine tout le livre, subtile plus qu'oppressante, fatalité de l'amour, fatalité de la guerre qui vient donner à ce drame de toujours son caractère douloureusement temporel, — et celle de la mort, qui les contient toutes deux et n'est sans doute que la forme négative de la grâce.

Au second plan paraissent par intermittences tout un monde de jeunes gens, graves ou souriants devant l'aventure qui sous le nom de devoir ou d'héroïsme les appelle et les brisera ; une société où la diplomatie et la noblesse rivalisent de politesse et de discrète importance, de fausse culture, de banalités, de prévenances, de conventions ; de rares amis, Guicciardini, précieux par sa réserve, ses silences, parce qu'« il est là », Ponchielli, universitaire sceptique à force d'humanisme, pitoyable par ses pauvres ambitions et ses intérêts limités, sans prise sur les événements sinon par l'érudition qui définit et situe, le Père Mendoza enfin, directeur d'âmes hautain, autoritaire, pour qui la sympathie et la charité sont clairvoyance et sévérité. Et faut-il oublier ce couple de serviteurs, Ugo et Isola, dont les lamentations rappellent le rôle antique des pleureuses, symbole du peuple qui ne comprend rien aux manigances des puissants, subit et malgré tout espère ?

C'est dire l'extraordinaire richesse d'humanité de ce livre dense et puissant, qui, d'emblée, saisit le lecteur et s'impose à lui. L'émotion qui émane diffère

dans sa nature de celle que donnent d'ordinaire les romans les meilleurs : elle n'est pas seulement ce mélange de sympathie et de curiosité que l'on porte aux personnages d'un drame soutenu et qui, trop souvent, le livre fermé, s'évapore. L'orchestration ensorcelante des paysages, — ceux de Florence et de l'Engadine —, dont la grandeur insouciante souligne le caractère dérisoire des tourments du cœur humain et la fragilité pathétique de la vie, la beauté voluptueuse de la phrase, merveilleusement souple et enveloppante, grisante de couleur et de parfum, la présence, partout, de la musique, avec ses sortilèges à la fois délicats et cruels, comme celle de Monteverdi et de Debussy, ces « musiciens de l'inflexion pure » qu'aimait Thomas, ajoutent à l'émotion que procure le jeu sanglant des passions cet élément rare et garant de durée qui se rencontre dans les seules grandes œuvres : la beauté. G. GUISAN.

* * *

Museum Helveticum. Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique (Benno Schwabe & Cie., Bâle), vol. I, 1944, fasc. 1.

La recherche scientifique est une œuvre collective. La retraite où se cantonnent volontiers les savants ne doit pas faire illusion ; ils ne peuvent se passer d'échanger constamment des idées, d'affronter leurs théories et celles de leurs confrères. Autrefois, ils entretenaient entre eux de volumineuses correspondances, chaque lettre étant à elle seule une petite dissertation. De nos jours, les revues sont le canal ordinaire de ces échanges.

Jusqu'ici la Suisse ne possédait pas de revue de philologie classique. Il y a à cela plusieurs causes. Sitôt que s'affirme leur vocation scientifique, les futurs spécialistes des diverses branches de l'*Altertumswissenschaft* s'en vont pour la plupart poursuivre leurs études dans les grands centres universitaires de l'étranger, principalement en Allemagne et en France. Ils y trouvent des maîtres, des amis, et nouent des liens que ne rompt pas leur retour au pays. Il y a dans les relations intellectuelles un principe de générosité qui a sa source dans la grande tradition humaniste, dont l'Université est la dépositaire. Ecoles, bibliothèques, sociétés savantes s'ouvrent toutes grandes aux Suisses, et les périodiques étrangers accueillent leurs travaux.

Aussi, jusqu'à la guerre, les philologues suisses n'ont-ils pas senti le besoin de s'associer entre eux pour créer un organe qui leur fût propre. Il faut dire qu'en plus du compartimentage qui résulte de la différence des langues, le cantonalisme dont procède l'organisation des études ne contribue pas à unir ceux qui ont fait de la civilisation grecque ou romaine l'objet principal de leurs recherches. Portant leurs investigations dans un domaine éloigné du pays, dans le temps comme dans l'espace, ils n'ont pas, pour s'y grouper entre compatriotes, ce terrain de rencontre que constitue une histoire, une législation ou des intérêts économiques communs. Chez eux donc, rien de comparable aux groupements d'historiens, de juristes, de médecins, ou à la Société helvétique des sciences naturelles, et les ressources particulières à la Suisse, où

voisinent des savants formés à des écoles différentes, ne sont pas dans leur domaine exploitées comme elles le mériteraient.

Il ne saurait être question de porter atteinte, par un nationalisme mal placé, aux rapports scientifiques que nous avons entretenus jusqu'ici avec les pays voisins. Mais la guerre a placé les philologues suisses devant une situation et des responsabilités nouvelles. En les coupant de leurs confrères étrangers, en les privant des revues auxquelles souvent ils collaboraient, elle leur a donné la notion de l'isolement. Et encore s'il ne s'agissait que de cela! Mais, au delà de nos frontières, la guerre n'épargne pas les institutions culturelles; des universités sont frappées dans leur âme comme dans leur vie matérielle; des bibliothèques sont anéanties. La destruction du monastère du Mont Cassin, grâce auquel nous avons conservé tant de textes anciens, est un symbole qui atteint douloureusement tous ceux qui attachent encore du prix à l'héritage de l'antiquité classique.

Un groupe de philologues et d'historiens, où est représentée chacune de nos universités, a décidé de créer une revue suisse de philologie, pour remplacer par nos propres moyens ce que l'étranger n'est plus à même de nous offrir. Faisant revivre le nom d'un recueil de mémoires érudits publié au dix-huitième siècle par l'helléniste zurichois Breitinger, ils ont lancé le *Museum Helveticum*. Ce nouveau périodique, dont le sous-titre français est *Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique*, accueillera des articles intéressant tous les domaines de l'*Altertumswissenschaft*.

L'appui financier de divers fonds universitaires, des sociétés académiques et de la Fondation « Pro Helvetia » a facilité le départ de la revue, et les mémoires qui affluent chez son rédacteur, M. Olof Gigon, professeur à l'Université de Fribourg, font bien augurer de son intérêt. Nous souhaitons qu'elle réponde aux ambitions qui ont été placées en elle.

Donnons pour terminer le sommaire du premier fascicule : Avant-propos; Albert Debrunner, † *Eduard Schwyzer*; Victor Martin, *Le traitement de l'histoire diplomatique dans la tradition littéraire du quatrième siècle avant Jésus-Christ*; Albert Debrunner, *Verschobener Partizipialgebrauch im Griechischen*; Olof Gigon, *Zur Geschichte der sogenannten Neuen Akademie*; Charles Favez, *Les Epistolae 92, 259 et 263 de Saint-Augustin*.

Denis VAN BERCHEM.

* * *

Betty LUGRIN, *La Bibliothèque de MM. les Etudiants de l'Académie de Lausanne*. Lausanne, Rouge, 1943. 150 pages in-8°, 2 planches.

L'ouvrage de Mlle Betty Lugrin, qui inaugure une collection d'*Etudes et Documents pour servir à l'histoire de l'Université de Lausanne*, est consacré tout entier à une initiative d'étudiants, une des plus intelligentes qui se puissent, car il s'agissait de se procurer des instruments de travail indispensables; une des plus durables aussi, puisque cette bibliothèque a vécu plus de deux

siècles, et qu'elle survit en quelque sorte, dans les bibliothèques des Facultés de Théologie et de Lettres, dans les salles de séminaires, où les volumes anciens aux belles reliures ont encore bon air sur les rayons modernes.

L'histoire de cette bibliothèque, qui remonte à la fin du XVIIe siècle, est intimement liée à celle du Corps des Etudiants, dont Mlle Lugrin retrace l'organisation : Sénat général, où s'assemblent tous les étudiants, et Sénat particulier, composé de dignitaires aux noms illustres : Consul, Questeur, Orateur, Préteur et, naturellement, Bibliothécaire, ce dernier bientôt assisté d'un Sous-bibliothécaire et d'un Adjoint.

La lecture attentive des archives du Corps et des registres académiques déposés aux Archives cantonales vaudoises, a fourni à l'auteur les éléments d'un exposé fort intéressant, souvent pittoresque, des rapports entre la vénérable Académie et MM. les Etudiants. Qu'on lise plutôt le récit du conflit homérique de 1826, au sujet du contrôle des livres achetés que le Sénat particulier contestait formellement au Recteur.

Il y a beaucoup à glaner dans ce livre alerte et bien ordonné ; on y trouvera même des précisions sur les portraits de professeurs qui ornèrent longtemps la bibliothèque avant de prendre place à la salle du Sénat ; en particulier, celui de Monnard, hommage des étudiants de 1829 au maître respecté que le Conseil d'Etat venait de suspendre de son enseignement, et celui de Vinet, exécuté par Hornung (1842), qui subit malheureusement les ravages du feu vingt ans plus tard.

Un appendice sur les livres les plus intéressants et une table des noms d'auteur complètent utilement cet ouvrage, qui fait bien augurer de la nouvelle collection. L'histoire de l'Académie de Lausanne est encore à écrire, et les sujets de monographie ne manquent pas ; sur les professeurs et les étudiants, les leçons et les manuels, les thèses, les bourses et « gages » d'étude, il reste beaucoup à chercher. Puisse l'exemple donné par Mlle Lugrin être suivi !

Henri MEYLAN.

Editeur : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Rédacteur responsable : Georges Bonnard, Pully.
Impression : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Responsable de la partie des annonces : Imprimerie Centrale S. A. ,Lausanne